

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE

9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER

123, Rue Montmartre, PARIS (2^e)

LOUISE MICHEL

Ils sont déjà vieux et commencent à être clairsemés, les militants qui ont connu — ce qui s'appelle connu — Louise Michel.

Les jeunes gens qui sont sortis de la guerre pour entrer dans les organisations dites de « lutte de classe » n'ont pu approcher cette femme vraiment exceptionnelle par le cœur et l'esprit qui, de la Commune à sa mort, a magnifiquement incarné l'esprit de révolte et de liberté.

Cette circonstance peut, seule, expliquer sinon excuser le cas de ce courage et modestie anonyme qui, dans l'*Humanité* d'avant-hier a consacré à Louise Michel un article dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il insulte gravement à la mémoire de celle qu'il préte à glorifier.

La Révolution russe ? Oh ! oui, Louise l'eut acclamée et aimée autant que nous l'avons acclamée et aimée nous-mêmes. C'est pourquoi, autant que tous les vrais révolutionnaires, elle eut exécré et combattu la Dictature qui a tué petit à petit cette glorieuse Révolution.

Pour défendre contre les hordes versaillaises la Commune expirante, Louise Michel prit volontairement les armes, fit le coup de feu et braya la mort dans les rangs des héroïques insurgés de cette inoubliable époque. Mais si, victorieuse et devenue un Gouvernement stable, la Commune se fut entourée d'une armée recrute lèvement et par la force, et destinée à mater et à massacrer le Proletariat, c'est avec les ouvriers en révolte et contre cette armée que Louise eut combattu.

Voilà ce qu'il est permis d'affirmer et j'en appelle au témoignage de tous les militants qui ont vraiment connu Louise Michel — c'est trahir cyniquement et odieusement la vérité que de prétendre le contraire.

Affubler Louise Michel du grotesque uniforme par lequel se signalent les amazones du Parti communiste, c'est outrager notre Louise.

Je dis notre Louise, car elle est bien à nous; et si, par l'action révolutionnaire qu'elle a menée, elle appartient à la vaste et noble famille des révoltés, c'est aux anarchistes qu'elle donne toujours le meilleur de son cœur, le plus clair de sa pensée et le plus fort de son action.

Elle avait horreur des chefs et le dégoût de l'Autorité. Elle était d'une modestie qui allait jusqu'à l'oubli d'elle-même. Sa plus grande joie était de se trouver au milieu des compagnons, perdue dans la foule des obscurs, absolument effacée; et on ne l'apercevait au premier rang que lorsqu'il s'agissait de payer de sa personne, d'affronter le danger, d'entraîner les miséreux sur la route rouge de l'insurrection, que ce soit en 1871 pendant la Commune; que ce soit en 1888, sur l'esplanade des Invalides, lorsque avec Pouget et les compagnons anarchistes, elle ouvrait les boulangeries pour en distribuer le pain aux sans-travail affamés; que ce soit aux 1^{er} mai 1891, à Vienne, où, en compagnie de Tennevin, Pierre Martin et les libertaires viennois, elle envahissait les usines et disait aux ouvriers du textile que les patrons réduisaient à la misère : « Prenez, ceci est à vous. Ces tissus, c'est vous qui les avez fabriqués; ils vous appartiennent. On vous les a volés. Reprenez-les ! » Que ce soit un peu plus tard, au Havre, quand, après avoir essayé les

coups de feu, dont elle faillit mourir, d'un ouvrier fanatisé par les miséries calomnies dont elle était abravée, elle trouva, bien que grièvement blessée et couverte de sang, la force de défendre Lucas, son agresseur, contre le fureur de la foule et, par la suite, contre ses juges, Louise Michel se conduisit en toutes circonstances en anarchiste.

J'ai vécu dans l'intimité de cette militante admirable. Nous avons parlé ensemble dans plus de cent réunions.

Durant près de trois mois, nous avons parcouru ce pays du nord au midi et de l'est à l'ouest. Il fallait l'entendre appeler à la révolte les déshérités, les soulever contre toutes les forces d'oppression et de misère, fustiger l'esprit de domination des gouvernements et d'exploitation des capitalistes, prêcher l'expatriation, jusqu'à dans leurs plus profondes racines, de tous les germes de servitude et d'indigence !

Toujours, toujours, elle parla en anarchiste, sans restriction d'aucune sorte.

Jamais je n'ai vu la haine et l'amour se confondre et se compléter aussi passionnément : haine de l'autorité et amour de la liberté, haine des Puissants, des Maîtres, des Chefs, des Richesses, et amour des Faibles, des Opprimés, des Égaux et des Pauvres.

Son cœur était si vibrant de tendresse et de dévouement pour les victimes de l'Autorité et du Capital que, en dépit de son exceptionnelle bonté et d'une pitié qui semblait repousser tout sentiment contraire à l'indulgence et au pardon, elle trouvait, pour flétrir les bourreaux du peuple qui travaillent et souffrent, celui-ci contre ses tyans, d'incomparables accents.

Elle n'eut jamais consenti à mettre la main dans la main des pseudo-révolutionnaires qui prétendent libérer les prolétaires et faire leur bonheur en calomniant bassement, en emprisonnant, en proscrivant et en assassinant quiconque n'accepte pas sans examen leurs thèses et ne se soumet pas aveuglément à leurs décisions.

Pensée, cœur, volonté, bras, conscience, Louise Michel appartenait tout entière à la Révolution sociale, à cette Révolution qui, ayant impitoyablement anéanti toutes les institutions d'oppression politique et d'exploitation capitaliste, fera une réalité féconde de ce rêve caressé par les Anarchistes de tous les temps : l'Homme libre sur la Terre libre !

Cette Révolution est la seule que conçoivent les véritables anarchistes.

Louise Michel lui voulut sa vie. Imitions-la.

SEBASTIEN FAURE.

Nota. — Je publierai demain quelques souvenirs personnels sur notre chère et grande disparue.

L'erreur regrettable

L'Action Française d'hier ne souffrait plus mot de « l'erreur regrettable » qui aurait déterminé la mort tragique de Philippe Daudet. Est-ce que ses bons amis de la préfecture de police ou M. Poincaré lui-même auraient conseillé à leur cher Léon de ne plus compromettre l'honneur de la Maison par des suppositions aussi irrévérencieuses pour la corporation ?

Mais, à notre tour, nous posons la question : Comment Philippe Daudet est-il mort ? Qu'est-ce que M. Léon Daudet sait de plus sur l'« erreur regrettable » ? Et pourquoi se tait-il soudain ?

LES HIRONDELLES

Hirondelle, qui viens de la nue orageuse
Hirondelle, hirondelle, où vas-tu ? dis-le moi !
Quelle brise t'emporte, errante voyageuse,
Ecoute, je voudrais m'en aller avec toi.

Bien loin, bien loin d'ici, vers d'immenses rivages,
Vers de grands rochers nus, des grèves, des déserts,
Dans l'inconnu muet, ou bien vers d'autres îles,
Vers les astres errants qui roulement dans les airs.

Ah ! laisse-moi pleurer, pleurer quand de tes ailes
Tu rases l'herbe verte, et qu'aux profonds concerts
Des forêts et des vents tu réponds des tourbillons,
Avec ta rauque voix, mon doux oiseau des mers.

Hirondelle aux yeux noirs, hirondelle, je t'aime,
Je ne sais quel écho par toi m'est apporté
Des rivages lointains; pour vivre, loi suprême,
Il me faut comme à toi, l'air et la liberté.

Louise MICHEL

(1861).

Ohé, les sans-logis !

Les prix des loyers augmentent, le nombre des logements diminue. Les locaux d'habitation sont transformés en magasins, ateliers, cinémas, théâtres, banques, etc., et les malheureux locataires expulsés se réfugient à l'hôtel où ils sont plus mal logés et payent le double et le triple.

Une quantité de logements et d'appartements nus sont meublés par divers mercantis et loués ensuite à des prix fabuleux.

Il y a des familles ouvrières de quatre ou cinq personnes obligées d'habiter une unique chambre qui coûte 30 francs par semaine, soit 1.500 francs par an, le quart ou le cinquième du salaire.

Il y a des ouvriers, des employés, des manœuvreurs qui gagnent vingt francs et moins par jour. Ils sont obligés de mettre quatre ou cinq francs pour le loyer. Voyez ce qu'il reste pour la femme et les gosses.

Et ce moment, se construit le théâtre de la Michodière, dans la rue de ce nom. Les ravaux en cours auraient pour conséquence la suppression de locaux d'habitation.

Eh bien, la demande d'autorisation de construire a seulement été faite après la plainte d'un conseiller municipal. La Ville de Paris aurait signalé le fait au Parquet,

Oh ! mais rassurez-vous, le propriétaire et l'architecte ne risquent rien. Ce dernier vient de répondre cyniquement au journaliste qui l'interrogeait : « L'architecte ne répond rien et les travaux continuent ! »

Il y a bien des lois, des règlements municipaux et autres dispositions légales. Mais cela ne joue que contre les petits. Les gros jouent avec.

Où donc est passé Cochon, le légendaire animateur de la cloche de bois ? Que font donc les groupements de locataires ?

Avec le théâtre de la Michodière, il y a quelque chose à faire, c'est d'y amener, lors de la première représentation, une vingtaine de familles nombreuses et de les installer d'autorité aux meilleures places, avec des pancartes et des phonographies réclamant du logis.

Voilà qui ferait plaisir au probloc, à l'architecte et autres profités qui sont responsables de la transformation de locaux domestiques en boîtes à plaisir.

Ah, les bons bougres !

Ah ! les bons bougres que Dudilieux et Chivalié ! Dans les périodes de tout repos, la C. G. T. U. c'est Monmousseau, le jaune, de la grève des cheminots ; l'Union des syndicats, c'est Raynaud, ce minuscule prétexte qui se fait faire des cartes de visite aussi abondantes que des cartes commerciales, avec les deux numéros de téléphone de l'Union.

Dudilieux et Chivalié sont les chevaux de trait des deux carrioles. Les deux autres sont des chevaux de cirque.

Après s'être cachés pendant huit jours à la citadelle du Parti communiste, 120, rue Lafayette, gardée par les « flics » de Poincaré, les deux froussards font les fanfarons.

Ils se posent en cibles terriblement exposés, sous prétexte que quelques gars du bâtiment sont allés au lendemain du meeting pour leur frotter les oreilles.

Il ne faut pas confondre entre les méthodes. Il y a la façon fasciste qui consiste à décharger des revolvers dans les poitrines des opposants, comme le P. C. l'a fait le 11 janvier, rue Grange-aux-Belles.

Il y a la méthode ouvrière qui s'appelle chaussette à clous ou machine à bousculer, laquelle consiste à corriger les importunités et les intrus du mouvement ouvrier, comme des renégats.

La façon bolcheviste a fait des morts et des blessés.

La méthode syndicaliste a fait des ridicules.

Les Arlequins de la lutte sociale ne seront jamais pris au sérieux quand ils prendront des airs mélodramatiques pour s'offrir en holocauste. Ce sont des profiteurs incontestables et non des victimes des répressions. S'ils veulent faire du chantage pour de prétendus risques à courir et en tirer de nouveaux profits, qu'ils passent à la caisse du Parti pour le compte duquel ils trahissent le syndicalisme.

Nom de Dieu, il faut croire que la place est bonne ou que les auteurs ont perdu tout bon sens pour signer le papier bouffon paru hier dans la *Libertaire* ! Et cela, comme fonctionnaires de la C. G. T. U. et de l'Union des Syndicats. Pauvres organisations ! Avez-vous été fondées pour servir de paravents à une comédie aussi inépine ?

Que Dudilieux et Chivalié continuent à se faire les chiens de garde des deux rigolos qui n'inspirent que du mépris ! Ils amusent la galerie en se discutant un peu plus et ne sauveront pas de la réprobation syndicaliste les deux pirates du syndicalisme. Il y a des exécutions qui s'imposent, et pour cela, point n'est besoin des pistolets du capitaine Treint.

Car les travailleurs n'oublieront pas le crime du 11 janvier. Monmousseau et Raynaud ont introduit à la Maison des Syndicats la compagnie franche du capitaine Treint. Il y a des morts, des blessés pour la défense du syndicalisme et de l'immeuble des syndicats.

N'élargissez donc pas le fossé, misérables ! Ne paradez donc pas dans l'arène en faisant lancer des défis par vos héros !

Une seule attitude peut vous convenir : c'est de vous taire et de disparaître !

Vous n'avez donc plus d'amis sincères pour que nous soyons obligés de vous donner ce conseil ?

Quelle position va prendre l'Internationale d'Amsterdam, dans le conflit des che-

ABONNEMENTS	
JUSQU'EN FRANCE	POUR L'EXTRÉMIER
Un an..... 64 fr.	Un an..... 96 fr.
Six mois... 32 fr.	Six mois... 48 fr.
Trois mois 16 fr.	Trois mois 24 fr.
Chèque postal Ferandet 586-62	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Amsterdam, une fois de plus, trahit la classe ouvrière

minots anglais ? Va-t-elle désavouer un de ses membres les plus influents ? Va-t-elle demander à Mr. Thomas de revenir sur ses décisions et de respecter l'intérêt de la classe qu'il prétend représenter ? Non pas, car l'Internationale d'Amsterdam n'a de syndicat que le nom et n'a jamais pu par sa collaboration de classe assurer un résultat tangible à la classe ouvrière. Ayant en son sein une quantité d'individus se réclamant du socialisme, elle ne peut avoir qu'une faible influence, et à cela de commun avec sa conseil, l'Internationale syndicale rouge, qui elle aussi se réclame d'un Parti et qui sacrifice toute l'action économique à l'action politique.

Anarchistes nous n'avons donc pas à prendre parti envers l'une ou l'autre organisation, qui ne répond aucunement à l'idée que nous nous faisons du syndicalisme et de l'évolution des masses.

Nous avions prévu la trahison du « Labour Party » comme nous avions prévu, celle des Soviets et les enseignements que nous pouvons tirer des événements dont l'Angleterre va être le théâtre sont nombreux.

Tout d'abord nous pouvons constater que la politique qui s'inscrit dans les organisations, sacrifie catégoriquement celles-ci aux besoins des intérêts particuliers ; que les résultats obtenus par les réformistes ne sont pas supérieurs à ceux des communistes et que par conséquent l'échec de deux doctrines qui depuis de longues années se disputent la prépondérance du mouvement social va laisser le champ libre à ceux qui ne se réclament d'aucune politique, veulent combattre simplement sur le terrain économique que les parlementaires ne considèrent que comme un tremplin pour leurs aspirations.

L'anarchisme défendant le syndicalisme fédéraliste, en dehors de toute boutique, en luttant contre l'embridage de la C. G. T. ou de la C. G. T. U. qui n'en fait l'autre ne répond aux conceptions que nous avons de l'organisation ouvrière, marquera un pas en arrière dans l'histoire de l'évolution sociale.

En ne nous laissant pas accaparer par des coquins indignes de notre confiance, en traitant nous-mêmes nos affaires, sans laisser à d'autres le soin de nous diriger, nous nous éviterons à l'avenir le sort des camarades cheminots anglais, qui voient leurs intérêts bafoués par les politiciens, ivres de pouvoir et qui au seuil de la lutte trahissent, comme le fait Mr. Thomas, la classe ouvrière au profit des capitalistes et des gouvernements.

J. CHAZOFF.

AUX ORDRES DE LEON DAUDET

André Colomer à l'instruction

Il y a quelques jours, nous annonçons à nos amis que le *Libertaire* était cinq fois poursuivi.

Notre ami André Colomer, un des inculpés, fut donc convoqué hier après-midi dans le cabinet de M. Barnaud qui commence à se spécialiser dans les affaires anarchistes.

Il devait être interrogé sur son article paru le 4 janvier et intitulé : « *Zim Boum ! Boum ! et voilà leur programme électoral* », article où était critiquée la politique du Parti communiste ...

Notre ami refusa de répondre sur le fond, se réservant de ne parler qu'en présence de ses avocats, M^{me} Antonio Coen et Henry Torrès.

PARMI LES LIVRES

Quand, en 1916, je fis reparaitre *Les Humbles*, je reçus une petite plaquette : *Le plus digne*, par Doëtte, aux éditions de je ne sais plus quelle revue de jeunes. Petite pièce naïvement patriotique : Pierrot et Arlequin s'y disputaient le cœur — oh ! rien que le cœur ! — d'une Colombine, laquelle, farouchement cornélienne, préférait le poilu à l'embusqué. Pages naïves et que je me gardai bien de confondre avec les anéries patriotardes d'un Paul Brutat, d'un Paul Fort, d'un Anatole France, et de tant d'autres pontifes.

C'est que, sur la couverture, il y avait le portrait de l'auteur. Une petite fille, qui avait bien quinze ou seize ans à l'époque ; de beaux yeux, des joues rebondies, autant qu'on pouvait en juger d'après la photo. Une petite fille pleine de vie, qui rabâchait les lieux communs débités alors par tous les journaux — et tous les pontifes, même d'avant-garde ! — Mais jamais je ne l'entendis hurler comme telle autre hysterique : Brûlez, brûlez tout ça, puis crachez sur la [cendre !

Doëtte était trop saine, trop pleine de vie, pour continuer plus longtemps à chanter la mort. Il fallait lui donner confiance. Cette petite fille deviendrait une femme : elle allait connaître, aimer la vie.

Je la suivis de loin. Elle me communiqua des vers, de temps en temps. L'an dernier, j'en publiai dans *Les Humbles* :

Mes mains fraîches d'avoir détaché les glycines du passé, je veux les étendre sur votre âme, afin que, sous le grave réve de la lampe vous monte au cœur le goût de ce qui fut [avril.

Elles ont, au jardin où mes vingt ans [s'érent cueilli des arcs en ciel et hérissés des soleils ; les voici sur vos yeux, sur vos joues, sur vos lèvres,

palpitantes, bonnes et douces comme un miel. Elles furent le nid rose des coccinelles et les scarabées bleus ont sommeillés dans [elles.

Comme au creux chaud des roses chaudes ; [elles furent le blond tremplin d'où bondirent des sauterelles. Et d'avoir tant de soirs tressé la chevelure des vignes vierges, des jasmins et des cytises, leur geste a le souci coutumier des caresses. Laissez-les s'attarder ce soin sur votre front et songez aux bois clairs où, claires maraudeuses, elles faisaient saigner entre leurs jeunes [onges, le sucre mauve et parfumé de la framboise.

Cette petite fille commençait à connaître l'amour : autre émerveillement, autres enthousiasmes que devant la patrie livresque. Et après l'amour au clair de lune, les jardins, les fleurs, les fruits, les baisers d'initiation, voici l'amour complet, total.

La petite fille, devenue femme, chante encore : et c'est un beau recueil : *La Lune des Chats*, qui vient de paraître aux éditions de la *Connaissance* (9, Galerie de la Madeleine, Paris : 30 francs). De beaux vers et luxueusement édités. Des bois gravés de R. Henry Munsch qui illustre la *Bonne ville de Paris* de Charles Bauby (aux éditions du *Monde nouveau*) : bois simples, lumineux, fort décoratifs. Des nus, traités simplement : pas pour les amateurs séniors de gravures croustillantes, mais pour les amis des beaux livres. Un harmonieux ensemble et — relativement ! — pas trop cher.

Que dire des vers ? C'est assez difficile. Je ne me sens aucunement une âme de censeur devant ces poèmes simples, frais, si naturellement exotiques que l'on ne peut y voir aucun vice. Rien que la vie bonne et simple, et l'amour, qui est bien, quoi qu'en disent les grincheux, une des bonnes choses de cette terre. Bref, je vais simplement citer quelques poèmes : le premier celui qui explique le titre, et ensuite deux autres que j'aime particulièrement :

Aux gouttières, les grands chats noirs [crispent leurs griffes, et miaulent l'amour sous la lune de cuivre. Viens, je suis parfumée comme un prunier [des haies, mord, en riant, au fruit sauvage de mes lèvres, car ma chair a le goût des champs au crépuscule, goût de mûres mouillées, de cassis ou de [nèfles.

Viens. Une chatte brune et maigre, aux yeux [brûlent de volupté, déchire à peine le coussin où j'ai roulé, avec ferveur, ma nudité. La chatte a faim de joies et s'étire, impuissante.

Mon odeur rôde au creux d'une moiteur [d'osselet. Viens. Je suis dévêtue comme une primitive, et l'or roux des désirs zèbre mes yeux aigus. Parmi les coussins verts semblables à des [rives, je t'attends, les yeux clos et les épaules nues.

Aux gouttières, les grands chats noirs [crispent leurs griffes, et miaulent l'amour sous la lune de cuivre.

V

Je sortis du bain de tes caresses, toute nue, et tu m'éponges de tes bâtons, lentement, des veines du poignet au duvet de ma nuque. Tes doigts passent sur moi sans se poser... La lune lisse les plumes des ibis du paravent dont les émois légers dérangent des palmes, et tu lisses mes courts cheveux de tes mains, [calmes.

Oh ! ce nid de soie rose où glissent les [oiseaux que broda sur la toile une main ignorante, je rêvais d'y plonger le corps jusqu'aux [épaules,

quand sur ma chair avec de jeunes tièdeurs [d'eau coururent en frissons tes ongles et tes lèvres, Et ce fut un bain clair et bleu dans ta [tendresse.

Je suis lasse comme celle qui sort de l'onde, laisse-moi reposer parmi les ibis roses puisque sont maintenant dégainées mes [épaules de satin ruisselant de tes fraîches caresses.

Viens, je t'apporte la forêt dans mes [cheveux avec la fraîche odeur des fougères épaisse. Accueille-moi.

Ma chair a cette pâleur bleue des lunes, qui sourient dans le fond des [marais, et les rainettes accroupies parmi les herbes, égrènent toute la nuit blème, perle à perle. Je suis une sauvage enfant des bois sauvages, qui garde dans ses yeux les reflets des [genêts. Accueille-moi.

Les églantiers m'ont arrosée de rosée verte ; et je souris sur tes genoux. Il reste en mes cheveux des épines de houx ; ôte-les lentement, une à une, je t'aime ; j'ai quitté la forêt pour venir vers ta voix [framboise.

Et déjà mon caprice, au fond de tes pru[nelles, la tête renversée, jongle avec tes désirs.

Bien sûr que tout le monde n'aimera pas cela. Mais moi, j'aime ces vers sans recherche, sans prétention, simples et naturels. Et j'espère bien que quelques-uns — ou quelques-uns — les aimeront.

**

On peut encore m'objecter que trente francs, c'est cher pour un livre, même de grand format, sur beau papier et luxueusement édité (Quoique au cours du change !....) Mais voici mieux.

Claude Aveline n'est pas un inconnu pour les lecteurs de la *Revue anarchiste* : il a donné des apologues (et non des apoligies, mon cher Meyer : évite au *Libertaire* cette coquille de taille qui orna le récent numéro du *Mercurio de Flandre*). Des apologues d'une langue simple et sûre d'elle-même, d'une pensée belliqueuse indépendante.

Mais je ne veux parler ici que de l'éditeur. Claude Aveline est éditeur : il lance même des éditions de Duhamel, Anatole France, etc., dont on peut dire qu'elles sont réservées aux marchands de munitions et aux actrices perlières. Je crois bien avoir vu, par une réclame quelconque, l'annonce d'exemplaires pharamineux à 15 ou 1.800 francs !

Entre nous, il vaut autant qu'ils achètent Duhamel ou France à ce prix-là, que Bordeau ou notre Barrès à ce prix-là : ils ne liraient ni les uns, ni les autres. Mais ici leur argent nous profite, indirectement. Je m'explique : Claude Aveline, avec les bénéfices réalisés sur ses éditions de grand luxe, lance des éditions populaires. Et soignées. Ce qui est presque une rareté de nos jours (à part les éditions du *Hérisson* et quelques récentes collections parisiennes qu'il faudrait étudier de plus près).

C'est ainsi qu'il vient de lancer les *CONTES de MA MÈRE L'ÔVE*, de Perrault, avec une préface critique et des illustrations de J.-L. Perrichon. Illustrations reproduites d'après celles de l'édition originale. Un beau volume, sur du papier superbe. Pour 2 francs ! Un véritable régal pour les petits. Et pour les grands.

Dans la même collection, Aveline vient d'édition le *ROMAN D'AMADIS DE GAULE*, par *Affonso Lopes-Vieira*, traduit du portugais par *Philéas Lebesque*, et illustré par René Biot, d'après d'anciennes gravures. Même présentation et même prix.

Les éditions Claude Aveline logent au 11 de la rue du Départ (Paris, XIV^e). Mais si l'on y avait quelques commandes, Aveline ferait sûrement un dépôt à la *Librairie Sociale*. Ses livres le méritent.

**

Deux romans d'amour pour clore cette chronique.

ADAM, EVE ET LE SERPENT, par *Christiane Fournier* (aux éditions du *Monde nouveau*). Les amours de deux étudiants ! — pardon, d'une étudiante et d'un étudiant ! — entre lesquels se glisse toujours le serpent : la Science. Mon Dieu, moi je veux bien. Et certes le roman est intéressant, tout en demi-teintes, en analyses — un peu trop parfois — il se lit sans ennui. Mais que nous sommes loin des vers d'amour simples et naturels de Doëtte Angliviel.

L'IMPUDENTE, de Henri Deberly (éditions de la *Nouvelle Revue française*) est aussi un roman d'amour. L'impudente, c'est l'instinctrice appelée dans une famille riche, qui dresse d'abord le gosse à coups de trique et le mari à coups de... Ma foi, à coup de tout : les coiffades, les discussions philosophiques, la coupe, les reins et le reste, tout est mis en œuvre. Et l'impudente arrive à ses fins. Les personnages sont bien silhouettés : le héros notamment, rescapé de la tuerie, a quelques raisonnements dont les critiques « éminents » se sont bien gardés de souligner la vigueur. Ainsi :

Par quelle aberration, aimait-il à dire, peut-on se donner comme patriote ? Que penseriez-vous, je vous prie, d'un particulier qu'un autre aurait jeté dans le fond d'une cave, y aurait tourmenté plusieurs années, l'exposant nuit et jour à une mort affreuse et finissant par le priver de l'usage d'un membre, et qui, la liberté lui étant rendue, irait se prévaloir avec arrogance d'un fanatique amour pour son tortionnaire ?

On encore :

La volonté du pays que l'on appelle France, ce m'a jeté malgré moi dans cette aventure,

la France est la raison de ma propre guerre, et c'est à elle, par conséquent, que va toute ma haine !

La femme : la voici dépeinte d'un mot :

La charité, la douceur de Denise, donnaient le même ennui qu'un jardin de roses.

Mal apparée, évidemment : elle aurait fait le bonheur d'un amateur de roses ! Epousée pour son argent aussi par un poète jouisseur et ruiné. L'impudente a beau jeu pour s'ébrouer dans un ménage pareil, tout disperser de sa beauté flagrante, et, dominatrice, subjuguer le père et l'enfant. Pages inoubliables que celles où la mère quitte la maison, se voit abandonnée par son fils au moment de prendre le tramway d'Aix à Marseille, et rentre, tête basse, en cachette, à son château, où s'aiment institutrice et mari !

De l'analyse, aussi, de la psychologie, dans ce roman. Certes. Mais plus nette, plus vigoureuse (peut-être parce qu'écrite par un homme ?) *Parfois embûchée dans des phrases maraîques qui n'ont rien à envier à celles de Marcel Proust*. Telle celle-ci que je conseille à la page 177, et qui a failli me donner la migraine :

Brodant ensuite sur le vieux thème que l'on n'a qu'une vie, qu'un âge vient où l'esprit s'ouvre avec stupeur à la vanité des raisons qu'il s'est données pour contrarier ou détruire ses inclinations, elle le conjurait de servir ardemment les siennes, de tenir pour sacrées leurs exigences, d'employer sans remords toutes ses ressources à l'accomplissement intégral de sa destinée, plutôt que de céder, par faiblesse de cœur, à des considérations accessoires dont la plus grave n'avait d'autre constance que celle que son imagination lui préétait.

Mais je me hâte de dire que c'est une exception. Et que le roman de M. Deberly, attachant, animé, vivant, se lit avec grand plaisir voire — c'est bien le cas de le dire ! — avec passion.

Maurice WULLENS.

Tous ceux qui veulent savoir comment le Gouvernement des Soviets est un gouvernement d'assassins doivent lire :

la Répression de l'Anarchisme en Russie Soviétique

Un volume de 200 pages

Prix : 2 francs.

En vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc.

Sur l'éducation

La méthode officielle d'enseignement est évidemment néfaste à la bonne éducation de la jeunesse.

Les maîtres de l'enseignement ne sont pas chargés de développer l'intelligence des enfants ; ils doivent observer les programmes, fournir aux élèves une certaine somme de connaissances, lesquelles sont données d'une façon mécanique d'abord pour leur moindre fatigue et pour leur tranquillité personnelle vis-à-vis des inspecteurs ensuite pour une réussite plus certaine aux concours et examens.

Le cerveau ne peut être une encyclopédie complète, il est donc absurde de brouiller les enfants de connaissances indigestes et de faits nombreux. Aujourd'hui plus qu'hier nous devons nous élever contre les anciennes tendances de l'enseignement.

Ça qu'il faut, ce n'est pas seulement apprendre beaucoup de choses, savoir ou prétendre savoir. Il faut une méthode, une façon d'apprendre. Le but de l'enseignement est de développer chez l'enfant les facultés d'observation : Savoir observer est rare. On remarque par exemple chez la plupart des paysans le manque d'observation. Il est impossible d'obtenir d'eux des renseignements sur ce qui les touche le plus près. Ainsi ils ignorent complètement où à peu près — la vie excessivement intéressante des insectes. Les mœurs des animaux qu'ils ciblent leurs sont inconnues. De même pour leur culture ils s'orientent simplement à la routine et il faut lutter fermement pour leur faire admettre un peu de progrès.

Exciter la curiosité est le moyen de provoquer l'observation. Les sciences naturelles, pour lesquelles on emploie la méthode d'observation, paraissent beaucoup intéresser les enfants. Trop souvent les parents sont incapables de répondre aux questions posées par leurs enfants ou bien jugent cette réponse superficielle, ce qui, au lieu de développer la curiosité, la rebute. Le cerveau accepte désormais les choses telles qu'elles paraissent, sans voir au-delà de leurs apparences extérieures et habituelles.

Il serait pourtant possible d'exciter l'esprit d'observation des enfants par des expériences appropriées.

Pour les faits d'ordre physique et chimique la chose est facile : il y a actuellement toute une série de livres composés dans cet esprit : La collection des « initiations » est intéressante.

Dans son étude sur « l'Initiation mathématique », *Laisant* nous donne des conseils précieux pour intéresser les enfants aux arrangements et aux combinaisons des chiffres et des figures.

La question si ennuyeuse de l'orthographe pourra être résolue sans les moyens autoritaires employés dans les écoles. Il est ridicule de vouloir apprendre directement l'orthographe aux enfants par la grammaire en leur faisant rabâcher sans arrêt des règles fastidieuses et inutiles. Donner le goût de la lecture en leur choisissant des livres attrayants, voilà le seul moyen pratique. Car l'orthographe n'est qu'une habitude qui s'acquierte avec la lecture et la mémoire visuelle des mots.

Malheureusement les parents n'ont pas les moyens de choisir pour leurs enfants les lectures appropriées et dans les conditions actuelles, l'éducation se trouve entravée.

Comment donc changer les méthodes ? Comment améliorer l'éducation et rendre l'enseignement ce qu'il devrait être ?

L'inanité des réformes de notre société est la conclusion qui s'impose à l'esprit.

Il faudrait que chacun pût agir selon ses gouts et selon sa vocation. Il faudrait que les enfants trouvent dans la famille un milieu favorable, et la révolution du monde ne tarderait guère à être un fait.

J. HERACHE.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos ♦ ♦ ♦ d'un Paria

La Vie des Lettres

PETITES NOUVELLES :

— Chez l'éditeur Grès paraît un roman de Dostoïevsky, traduit par M. W. Biensock : *Nietotchka Nézvanova*.

— Dans le numéro du 19 janvier des *Novelles littéraires*, il y a au moins autant de publicité (de publicité avouée, j'entends) que de texte. Un placard pour un livre de M. Paul Morand prend un quart de page à lui seul. Il ne faudrait pourtant pas se f... du lecteur à ce point-là.

— Giovanni Papini, le célèbre écrivain italien, vient d'être blessé dans un accident de voiture.

— On annonce la prochaine parution d'un livre intitulé *Matriacat*, sans nom d'auteur, avec une préface d'Henri Barbusse. Qu'est-ce que ce *Matriacat* ? On sait que Hera Mirtel (alias Mme Bessaraboff) en était le principal apôtre.

DERNIERS LIVRES REÇUS :

Henry de Montherland : *Le Paradis à l'ombre des épées* (Grasset, éd.) ; René Jouyet : *l'Enfant abandonné* (Grasset) ; Edouard Ducoté : *Monsieur de Cancaval* (Grasset).

NOUVEAUX :

As sujet des dédicaces. — M. Roger Dévigne est un charmant fantaisiste. Parlant des dédicaces, il écrit dans *La Musique française* : « Certes, la dédicace n'est point un art facile. Elle procède de ce code de la sollicitation nuancé que pratiquent les emprunteurs, les filles à marier, les candidats de toute catégorie... Il s'agit de demander en

A travers le Monde

CE QUI SE PASSE

M. Poincaré a eu cet après-midi son succès. Par 430 voix contre 110, les déclarations de notre champion ont été approuvées et plus particulièrement celles qui concernent le paiement de l'Allemagne. Peu importe au premier ministre d'où viennent les ressources qui viendront grossir les caisses de quelques financiers franco-allemands, peu lui importe que les prolétaires allemands soient obligés de travailler dix heures par jour en crevant de faim, sa folie guerrière exige que pour éteindre sa politique de sang, il fasse croire que l'Allemagne peut payer, et la Chambre le suit dans ses sinistres aventures.

Comment la politique française va-t-elle s'accorder avec celle des futurs ministres anglais ? Malgré les discours doucereux que l'on fait de chaque côté du détroit, il reste néanmoins certain que le prochain gouvernement travailliste ne suivra pas M. Poincaré et qui soit ou nous conduirait la rupture entre les deux gouvernements ?

La politique nous entraînerait-elle dans un nouveau conflit ? La course aux armements n'est pas faite pour nous rassurer, et le prolétariat ferait bien de se tenir sur ses gardes.

Devant la situation instable de l'économie européenne, le capitalisme international est prêt à tout pour se défendre : Les tentatives d'arracher à la classe ouvrière les quelques améliorations qu'elle a su conquérir par des années de lutte, se manifestent chaque jour plus violentes.

En Allemagne, une grève ne se termine d'un côté que pour éclater dans un autre ; chaque jour nous apprenons que des ouvriers se révoltent contre les conditions de vie et de travail qui leur sont imposées. Aucun mouvement ne se termine sans que des victimes n'aient payé de leur sang leur désir d'émancipation.

En Angleterre, le mouvement qui jusqu'aujourd'hui n'avait jamais débordé les cadres d'un peu réformisme, s'élargit et le révolutionnisme perce, dans les organisations les plus attachées à un passé de collaboration de classe.

En Italie et en Espagne momentanément courbées sous l'autorité dictatoriale de quelques aventuriers, la haine qui sommeille au cœur de la classe asservie, se réveillera bientôt pour animer les prolétaires réclamant leurs droits.

En Russie, malgré la censure sévère, nous savons qu'un jour nouveau se lèvera bientôt et la dictature rouge sera bien obligée d'accorder au peuple qui fit la révolution de 1917, les quelques libertés qu'il réclame depuis tant d'années.

En Asie aussi, les hommes tendent vers les idées leur point menaçant et l'on peut espérer que sous peu déclarera la colère mondiale qui renverra les vieux mondes, pour élaborer une société de justice et de paix.

J. G.

ALLEMAGNE

DEPLACEMENT SUPERFLU

M. Albert Thomas, président du Bureau international du travail, est à Berlin, il négocie avec le gouvernement pour le maintien des huit heures.

L'intervention est tardive. Mais pourquoi les socialistes, amis de Thomas Albert, ont-ils laissé saboter les huit heures ?

LES GREVES

Dusseldorf, 19 janvier. — La grève continue dans presque toutes les usines de l'Allemagne aussi bien dans l'industrie métallurgique que dans l'industrie textile. Les services municipaux continuent à être assurés sur l'ordre des autorités belges d'occupation. Les ouvriers des transports, également en grève s'opposent à la circulation des voitures et le délégué de la Haute Commission a interdit l'arrêt par les grévistes des véhicules transportant des vivres, des denrées de première nécessité et du charbon.

Dans la Ruhr, la lutte pour le maintien des 8 heures est à peu près complètement abandonnée par les ouvriers et le travail a repris dans la majeure partie des usines. Un accord est intervenu entre l'association des industriels du nord-ouest et les syndicats chrétiens et Hirsch-Dunker d'ouvriers métallurgistes pour la fixation des salaires. Le syndicat socialiste du Metallarbeiterverband, qui avait tout d'abord pris part aux négociations, s'est retiré par la suite et a

refusé d'accepter les conditions des patrons. Aux termes de l'accord, le salaire fixe de 53 pfennigs-or par heure est aboli et une différence établie entre les différents salaires des ouvriers syndicalistes et ceux des apprentis et ouvriers ordinaires. Le salaire de base est de 40 pfennigs-or l'heure pour un ouvrier auxiliaire âgé de 21 ans ; un ouvrier spécialiste touchera 125 % de ce salaire, un apprenti 85 % du salaire d'un ouvrier du même âge et les ouvrières 70 % du salaire d'un ouvrier.

La grève continue dans certaines mines de lignite de la région de Cologne, où les mineurs refusent d'accepter le retour à la journée de travail d'avant-guerre.

LES OUVRIERS S'AGITENT

Berlin, 19 janvier. — Le « Gazette Populaire de Cologne » amoncée que les syndicats de gauche des mineurs, dans les mines de lignite, ont proclamé pour lundi la grève générale.

L'ACTION DIRECTE

Hambourg, 19 janvier. — Une grenade a été jetée au cours d'une retraite aux flambeaux organisée hier à Itezhoe à l'occasion de l'anniversaire de la fondation de l'Empire. Seize personnes ont été plus ou moins grièvement blessées.

CANADA

15.000 OUVRIERS EN GREVE

Toronto, 18 janvier. — Mr. Lewis, président de l'Union internationale des mineurs, a enregistré la décision des mineurs de Cap Breton, de ne pas reprendre le travail, avant d'avoir obtenu satisfaction au sujet des revendications présentées par les ouvriers aux directeurs de la compagnie. Au moins 15.000 ouvriers employés dans les mines n'est descendu aujourd'hui.

ETATS-UNIS

LA GUERRE CONTINUE

Washington, 19 janvier. — Le croiseur Omaha et six contre-torpilleurs qui se trouvaient dans les eaux de Panama ont reçu l'ordre de se rendre à la Vera Cruz.

Et les ouvriers qui sont sur ces navires vont se faire tuer sans savoir pourquoi.

En peu de lignes...

On mende de Lorient : Une tempête est signalée à 10 heures du matin. Les sémaphores hissent les cônes avertisseurs. Le malvaux temps ne cesse d'ailleurs pas, éprouvant fortement marins et pêcheurs. La nuit dernière, de nombreuses trombes de pluie s'abattirent sur la région.

Hier matin, à 6 heures, un incendie détruit en grande partie une usine de teinture située rue Bizet, à Amiens. De nombreuses marchandises sont détruites. Dégâts très importants.

On mende de Boulogne : A la suite des pluies, la rivière de Liane déborde à Hesdin, inondant sa vallée. La ferme du Manoir est isolée et deux ponts sont recouverts par les eaux.

D'Alençon : Au cours d'un incendie qui détruit sa maison, Mme veuve Aldeame, âgée de 55 ans, de Lachapelle, près Sées, est brûlée vive.

D'Hazebrouck : A Steenvorde le cantonnier Théophile Minet, âgé de 60 ans, en suivant la voie du train des Flandres, est heurté par la locomotive d'un train de marchandises et a le bras et le pied droit broyés. On conserve peu d'espoir de sa sauve.

Encore une victime du travail à ajouter à la liste déjà longue pourtant et qui grossit chaque jour...

De Caen : Un jeune homme de 24 ans, M. Jean Charlier, ouvrier dans une usine de Caen, se rend chez ses parents après sa journée faite ; il veut éviter une voiture sur la route et monte sur la voie des chemins de fer du Calvados juste au moment de l'arrivée d'une automobile faisant le service Caen-Falaise ; il route sous le véhicule et est écrasé.

M. Charlier s'était marié il y a un mois.

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE
9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e)

Chèque postal : Soubervielle 598-55, Paris

Maxime GORKI :

Souvenirs de ma vie littéraire

Prix, 10 fr. — Franco recommandé, 10 fr. 85

Le procès de Nicolau et Mateu doit être révisé

Du Temps d'hier :

« Le roi d'Espagne vient de commuer la peine de mort, qui fut prononcée contre les assassins de M. Dato, Mateu et Nicolau, en celle des travaux forcés à perpétuité.

« L'opinion et la presse ont accueilli favorablement la mesure de grâce prise par le roi d'Espagne sur la recommandation du directoire.

« Le décret relatif à cette commutation de peine, ainsi qu'à celle de cinq autres condamnés à mort, paraîtra à la *Gazette officielle*, le 23 janvier, date de la fête du souverain. »

Nous avons annoncé, hier, la grâce de nos deux cananades.

Cette mesure est un premier pas vers la justice.

Pour que cette mise en liberté devienne enfin réalité, il faut obtenir la révision du procès de Nicolau et Mateu.

On avouera qu'une peine des travaux forcés à perpétuité ne saurait nous contenter.

Les travaux forcés ne seraient que l'horrible crime retardé de quelques mois, car le bagne est la mort la plus dure des malheureux qui sont obligés de le subir. Nicolau et Mateu ne doivent pas mourir victimes de la Révolution espagnole.

INNOCENTS, nos deux camarades doivent être rendus à la vie libre, puisqu'il est prouvé, archi-prouvé qu'ils ne sont pour rien dans l'assassinat de l'ex-président Dato.

Pour la révision du procès, pour la prompte libération de ces deux amis, c'est à cette besogne que nous devons maintenant nous atteler.

Chez Thémis

L'AFFAIRE PHILIPPE DAUDET

M. Barnaud, juge d'instruction, a convaincu qu'à son cabinet quelques personnes de trente-sixième ordre qu'on ne peut considérer que comme des témoins indirects de l'affaire Philippe Daudet.

LORSQUE TOUT EST FINI...

Une chambre du tribunal civil de la Seine a rendu son jugement dans une affaire où une femme du monde et son mari jouent un rôle qui ne semble pas précisément brillant.

Cette dame, une noble authentique, habitant le non moins noble faubourg, avait fait la connaissance, avant de se marier ou de se remettre, d'un monsieur, commerçant parisien. Elle réclamait à cet ami une somme de 30.000 francs.

Comme justification, son avocat, M. Gaston Boissière qui brandissait deux talons de chèques, plaidait pour le commerçant, s'étonnant que cette noble dame ait pu nourrir de telles prétentions.

L'existence de ces deux talons était, dit-il, la preuve que cette amante pratique, avait remboursé une somme à elle gentiment avancée par le notable commerçant son ex-ami.

Dans ce cas, la douairière avait usé d'un procédé qui, pour réussir quelquefois, laisse quelque peu à désirer au point de vue moral.

Ayant rompu avec son ami, elle aurait — quoique déjà riche, mais pour ajouter à sa fortune, ou s'offrir une fantaisie — usé d'un stratagème, en servant de ces talons de chèques qu'elle considère comme la preuve d'une somme qu'elle aurait avancée à son ex-soupirant, mais qui, ne représentait, au contraire, que le remboursement d'une somme dont celui-ci serait crééditeur !

Le tribunal a condamné le commerçant à payer à son ex-maitresse, la somme de 30.000 francs.

Si la noble dame a réussi à « faire aider » son ex-ami — cette expression n'est pas en usage dans le grand monde — en le faisant traduire devant la justice pour la restitution d'une somme qu'elle lui détaillait, en réalité, on avouera qu'elle ne manque pas d'un certain enlout qui peut la conduire très loin.

Mais une pareille mentalité ne prouve-t-elle pas ce qu'il peut y avoir de laid chez ces gens qui se targuent de représenter l'éthique de la société ?

Quant au mari de la dame — qui n'a pu ignorer que celle-ci a été en justice contre son ex-amant — le rôle qu'il a pu jouer dans cette histoire est si apparent qu'on peut, lui décerner le qualificatif de...
Il y a droit.

LE RAT DU PALAIS.

A travers le Pays

Un homme coupé en morceaux

Jusqu'à présent ce triste sort ne semblait devoir être réservé qu'au « sexe faible ».

C'est par douzaines qu'on complaint les malheureuses femmes qui avaient dû subir le regrettable contact du couteau ou du coupelet.

Mais une dépêche de Reims nous parvient, qui nous annonce qu'un émule de Burger s'est particulièrement distingué dans l'art de réduire ses semblables à leur plus simple expression. Voici les faits :

Roger Lamotte, jeune épéiste de 18 ans, avait fait la connaissance, à Reims, d'un M. Chaussinand, lequel, marié et père de famille, lui avait présenté sa femme âgée de 33 ans et sa fille Olympie, comptant 15 printemps. Regu dans cette famille, Roger ne tarda pas à entrer en contact avec Mme Chassinand des relations très... étendues

pouvoir, les empêcher. Et, dans cet ordre d'idées, nous devons dire que déjà à l'annonce de ces diverses poursuites, les organisateurs du meeting en faveur de Nicolau et Mateu, nos camarades de la minorité syndicaliste révolutionnaire, ont prié ces messieurs de la police, de bien vouloir diriger contre eux aussi les poursuites, solidaires qu'ils sont de tous les poursuivis, de tous les opprimés.

De notre côté nous faisons appel encore et toujours à tous les hommes de cœur et d'action pour qu'ils viennent renforcer notre groupe afin de pouvoir organiser la protestation qui s'impose face à tous les oppresseurs, à tous les dictateurs.

MARQ.
du groupe de Saint-Étienne.

P. S. — Le compte rendu du meeting et de la manifestation en faveur de Nicolau et Mateu, ayant été mal interprété, à mon sens, par les copains organisateurs dudit meeting, je dois dire qu'il n'a jamais été dans ma pensée de créer une polémique entre le groupe et les copains syndicalistes. Il n'a été non plus dans ma pensée d'attaquer tel ou tel camarade de la Bourse, j'ai en toute conscience signalé ce qui s'était produit au cours du meeting et les paroles prononcées par le camarade Lordin, quant à l'organisation d'une manifestation, je dois ajouter qu'il a dit être prêt à participer à toute manifestation, même organisée spontanément. Et, d'ailleurs, le camarade Lordin était en compagnie du camarade Mahistre, en tête de la colonne qui se heurta aux agents. Et je suis persuadé qu'une interprétation inexacte de mon compte rendu ne sera pas la source de discussions entre la minorité syndicale révolutionnaire de Saint-Étienne et le groupe libertaire.

LES SUITES D'UNE REPRIMANDE

Nevers, 19 janvier — A la suite d'une légère réprimande de son patron, une jeune fille de 16 ans, Jeanne le Douze, demeurant à Bussy, a avalé le contenu d'un flacon d'un produit pharmaceutique réservé à l'usage externe, puis, appuyant sur sa tempe le canon d'un revolver dont elle s'était emparée, elle a pressé par deux fois la détente. L'arme, en mauvais état, n'ayant pas fonctionné, la jeune désemparée a alors décroché un fusil de chasse et s'est fait partir la décharge en pleine poitrine.

L'état de la jeune fille est désespéré. La réprimande fut-elle légère, comme le dit la dépêche de l'Agence Havas ?

Si sensible que pouvait être cette jeune fille, il est bien probable que le ton sur lequel lui fut fait le reproche ne dut pas être bien agréable.

Tragédie — parmi tant d'autres — de la société capitaliste !

À quand le travail entre égaux ? Libre et agréable.

PETITS PROFITEURS DE LA GUERRE

Toulouse, 19 janvier. — Le tribunal correctionnel de Toulouse a condamné ce soir M. Barthélémy Gransac et Mme Françoise Baille, veuve Pujo, marchande de fromage à Toulouse, à 3.000 francs d'amende chacun pour dissimulation de bénéfices de guerre évalués à 177.000 francs.

Ces braves gens avaient fait leur beurre avec des fromages, pendant cette bonne petite guerre. Les 177.000 francs qu'ils ont gagnés — on sait trop comment — c'est à la guerre qu'ils le doivent.

Combien de gens qui leur ressemblent souhaitent qu'une nouvelle hécatombe vienne faucher dans la fleur de l'âge des centaines de milliers de pauvres diables qui affrent leur peau « joyeusement » pour que des trafiquants de fromage édifient des fortunes colossales qui leur permettent, au bout d'un temps très court, d'avoir pignon sur rue et bagues de prix aux doigts !

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE
9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e)

Chèque postal : Soubervielle 598-55, Paris

Albert THIERRY :

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Les grèves

Papetiers de Scaër (Finistère). Afin d'obtenir une augmentation, les ouvriers et ouvrières de la papeterie Bolloré, qui touchent des salaires de famine, se sont mis en grève.

Dans le but de terroriser la malheureuse population ouvrière, la gendarmerie a arrêté un ouvrier qui est accusé d'entraves à la "liberté du travail" et de voies de fait sur un contremaître.

Alimentation de St-Étienne. — Les boulangers, bouchers et charcutiers de la coopérative "l'Union des travailleurs" ont obtenu une augmentation journalière de un franc.

Terrassiers du Havre. — A la suite de renvoi de camarades par la société anonyme des travaux publics et hydrauliques de Paris, adjudicataire des travaux de la voie ferrée dans la gare du Havre, le syndicat des terrassiers mit la maison à l'index.

Celle-ci composa des équipes de fortune avec des terrassiers espagnols, portugais, etc.

A la suite d'un débauchage au passage à niveau du boulevard de Graville, des arrestations furent opérées, celles de trois camarades.

Devant cette répression patronale et policière, le Havre est mis à l'interdit par la Fédération du bâtiment.

Marins allemands. — Les armateurs allemands se refusent à aller discuter avec les matelots allemands qui sont en grève dans les ports anglais et qui demandent le paiement de leurs salaires suivant les tarifs anglais.

Les armateurs allemands sont furieux de voir que les syndicats d'inscrits et de dockers anglais ont pris fait et cause pour leurs camarades d'un autre pays.

Les patrons prétendent que leurs gens de mer sont payés en monnaie-or, sur la base du dollar et qu'ils ne sont pas victimes du change.

Les revendications

Services publics. — Le Comité intersyndical confédéré des services publics s'est réuni à la Bourse du travail pour protester contre le rejet du cahier de revendications par le Conseil municipal et contre les impositions nouvelles sur la classe ouvrière.

Le Comité s'est engagé à seconder le cartel confédéré et à participer au congrès organisé par ce dernier en mars.

Employés de banque. — Le syndicat a tenu une réunion spéciale pour les employés du Crédit foncier. Des revendications ont été formulées sur les salaires et sur des questions d'ordre intérieur. Une délégation a été chargée de les présenter à la direction.

Électriciens. — Les employés et ouvriers de la C.P.D.E. se sont réunis à la Bourse. Ils demandent un relèvement des salaires de 20%, afin de les rajuster au coût progressif de la vie. Ils réclament aussi une commission paritaire pour contrôler la courbe de la vie chère.

Dockers du Havre. — Les ouvriers du port ont réclamé il y a quelque temps, une augmentation de salaires, donnant aux patrons un délai de réponse fixé au 20 janvier.

En prévision de la lutte à soutenir, le syndicat cherche tous les moyens de réussite. Il compte notamment sur la solidarité des autres organisations.

Les marins. — Le Conseil national de la Fédération des marins s'est réuni vendredi au siège de la C.G.T. après avoir assisté aux obsèques du camarade Poncet.

Le Conseil a protesté contre la taxe de 1, 10 % sur le chiffre d'affaires appliquée aux marins pêcheurs sur leur part de pêche. Cette partie de pêche, c'est le salaire de l'ouvrier pêcheur. Il est imposé deux fois sur son travail : 1^{er} impôt sur les salaires ; 2nd taxe sur le présumé chiffre d'affaires.

Ensuite, un vœu en faveur de la paix a été émis à l'unanimité.

Le Conseil a continué ses travaux hier. Il s'est prononcé pour le maintien des revendications de salaires déposées pour toutes les catégories et contre le sur-salaire familial, dont les inconvénients sont démontrés.

Le Conseil a adopté la formule : "A travail égal, salaire égal" et s'est prononcé pour la réglementation et l'hygiène du travail.

Un Comité de vigilance comprenant le bureau et un délégué par bassin a été formé et a pleins pouvoirs jusqu'au Congrès national pour faire face aux événements.

Diverses questions administratives ont été également résolues.

DANS LE LIVRE

Appel des Syndicalistes révolutionnaires de Paris

(Imprimeurs, Typos, Linos, Clichéurs)

Le syndicalisme révolutionnaire, groupement de classe, admet dans son sein tous les travailleurs soucieux de la lutte à mener pour la disparition du salariat.

Toutefois, il ne peut accepter qu'une partie de ces travailleurs groupés dans une organisation politique ou philosophique, émettent la prétention de faire dévier l'action syndicale vers les buts particuliers de cette organisation.

Pour conserver au syndicalisme l'indépendance dont il ne peut se débarrasser, soit en faveur d'un gouvernement — comme en 1914 — soit en faveur d'un parti — comme actuellement — les syndicalistes révolutionnaires doivent s'organiser sérieusement.

En conséquence, nous faisons un appel très pressant aux travailleurs du Livre partageant cette conception pour qu'ils assistent à la réunion qui aura lieu ce matin 20 janvier 1924, à 10 heures, petite salle de l'Union des Syndicats, rue de la Grange-aux-Belles, 33.

Y prendront la parole les camarades CAZALS et Marie GUILLOT, anciens secrétaires de la C.G.T. U.

Un groupe de minoritaires du Livre.

Le Syndicalisme chez les fonctionnaires

La prétention ridicule du Parti communiste (parti politique où l'on rencontre des patrons et des ouvriers, des commerçants et des coopérateurs, des laissés pour compte de l'armée, de la politique et d'ailleurs), de vouloir s'occuper de questions syndicales a provoqué des mesures de défense dans toutes les organisations soucieuses de leur dignité.

C'est ainsi que le 6 janvier, la Fédération des fonctionnaires tenait un Conseil fédéral élargi. Les 1.800 francs étaient à l'ordre du jour. Le "Libérateur" a d'ailleurs publié en son temps le communiqué fédéral.

À cette séance, le Conseil fédéral s'est préoccupé de fixer des limites bien précises pour éviter de donner à la campagne envisagée une allure politique en faveur d'un parti quelconque.

Pourquoi ces mesures de précautions de sauvegarde ? Elles ont été prises après lecture d'un article du Noske français, le capitaine Treint lui-même, paru dans l'"Humanité" du 29 décembre, et qui disait en substance que le Parti devait élargir la lutte des fonctionnaires pour les 1.800 francs en une vaste bataille "politico-économique" contre l'Etat bourgeois.

Les bureaux de la C.G.T.U. et de l'U.D. U. aiment le travail tout fait. Ils ont abdiqué devant le Parti à qui ils laissaient faire le travail syndical. Nous assistons à une époque de rois fainéants et de maires du palais. Après cela, rien n'est plus facile de démontrer que le syndicalisme n'est plus bon à rien et que le P. C. bien mérité de la patrie ouvrière qui le récompensera... aux prochaines élections.

Pour en revenir au Conseil fédéral des fonctionnaires, qui n'a pas voulu abdiquer, malgré qu'il ne possède pas des révolutionnaires éprouvés comme Monnousseau et Brançon (grève des cheminots 1910, du gaz 1923), le Conseil ne voulut pas suivre le viseur étalon du P. C. Mieux même, les militants fonctionnaires qui sont sympathiques à la C.G.T.U. blâment une telle prétention de l'ancien volontaire de la Pologne impérialiste. Les fonctionnaires autonomes ne voulurent pas se laisser "éconduire".

Y aurait-il plus de sagesse chez les autorités que chez les unitaires et confédérés ? Ce cas particulier des fonctionnaires mérite une mention spéciale.

C'est à désespérer du bon sens prolétarien qu'il n'est pas réalisé pas chez les fonctionnaires.

La Fédération "autonome" des fonctionnaires, avec Laurent comme secrétaire, n'a pas l'air de craindre l'unité.

La Fédération "confédérée", avec Digat et d'autres, ne doit pas être réfractaire à l'unité.

La Fédération "unitaire" avec Lartigue a plu à l'esprit syndicaliste qui communiste. Dans sa majorité, elle échappe aux tentatives de fécondation du P. C.

Qu'attendent donc les fonctionnaires pour réaliser un Cartel unique d'abord, et ensuite la fusion et l'unité dans les branches ou cela est nécessaire ?

Faut-il encore que Treint publie d'autres articles et lâche d'autres coups de pistolet pour vous faire comprendre les intentions formelles de son Parti politique ?

AU PAYS DE L'ARDOISE

Domestiques, valets, larbins

C'est à Misengrain, dans ce milieu situé à dix kilomètres de Segré, dont la principale industrie est l'ardoise, que jeudi 10 janvier le camarade Doucet, secrétaire permanent des syndicats du textile de Troyes vint faire une conférence sur l'anniversaire de l'occupation de la Rurale.

Avec une rare précision il nous démontre les conséquences de cette occupation, d'un accent sincère il déchire le voile habilement jeté sur la complicité gouvernementale, en un mot sur toute cette vaste coalition des intérêts bourgeois qui ne sont pas nos intérêts en face desquels les travailleurs doivent se dresser résolument.

Éloquemment il blâme tous les politiciens des parlements d'Europe pour leur impuissance à résoudre les questions intégrales de la vie des peuples. Est-il possible dans un milieu composé de bateleurs, d'avocats sans cause, et de médecins sans client, où la volonté du mieux intentionné sombre, de faire quelque chose de profitable pour les travailleurs ?

Alors, en phrases précises, il nous indique tout le danger que comporte l'avenir si les ouvriers ne saisissent pas ces vérités et ne comprennent pas la nécessité d'être étroitement et solidement groupés dans leurs organisations syndicales où tous doivent rentrer en foulée, et où chacun doit faire un effort personnel en faveur de la plus grande unité ouvrière.

Telles furent les grandes lignes de cette conférence. Le camarade Doucet est de ceux qui composent la majorité de la C.G.T.U. Il nous parle des conseils d'usine et de quelques autres questions encore, dont nous ne partageons pas entièrement le point de vue. Malgré ces petites choses nous en acceptons l'ensemble, et personnellement, je le remerciai de s'être comporté en syndicaliste.

Aujourd'hui seulement, à l'occasion de ce compte rendu, je tiens à mettre sous les yeux des lecteurs du "Libérateur" un fait qui nous démontre le malheur de l'esprit, de servilité, qui anime certains fonctionnaires de la C.G.T.U.

Il y a environ deux mois, dans la même salle, devant le même public, les camarades Delhomme, secrétaire de l'U.D. de la Sarthe, et Hurtel, délégué du Comité d'action, secrétaire d'une section communiste, vinrent eux aussi nous faire une conférence sur l'Impérialisme et la Guerre, sujet amorcé par des lettres flamboyantes s'étaillant sur des affiches double colombier.

A notre étonnement, ni l'un ni l'autre ne s'attardèrent sur le véritable sujet. Notre stupur fut à son comble lorsque nous entendîmes Hurtel, communiste, examiner les possibilités d'action du syndicalisme et Delhomme, soi-disant syndicaliste, nous par-

ler de la Russie révolutionnaire avec son "communisme intégral", le tout couronné par une attitude provocante et déplacée pour l'auditoire syndicaliste qu'ils avaient devant eux.

Le fait capital de cette inoubliable soirée se trouve résumé brièvement dans ce qui suit et je le livre à la méditation des meilleurs syndicats.

Après la réunion, le conseil syndical s'entretint avec Delhomme au sujet d'une question d'argent. Ni l'U.D., ni la section ne les avaient munis du nécessaire pour voyager, il s'agissait donc de donner vingt francs aux deux orateurs pour qu'ils puissent le soir regagner Ségré en auto. Devant les hésitations du conseil, le camarade Delhomme, un homme rompu à toutes les disciplines, vint à déclarer qu'il en referait à son "supérieur", le secrétaire de la huitième région, résidant à Tours et dont il n'était que le "domestique".

La phrase nous frappa si fort qu'elle paraissa en nous toute volonté de protestation. Vraiment ces deux hommes, deux propagandistes venus pour jeter un peu de lumière dans les cervaux enténébrés des travailleurs et sonner le réveil de l'esclavage, nous laissèrent deviner une hiérarchie syndicale ! Des camarades, que l'on croyait dégagés, étaient de cette mentalité de valets de chambre, nous avouaient justement n'être que des domestiques, des larbins, et des valets !

Malgré ces menaces lancées hier par les dirigeants de la C.G.T.U. et de l'U.D.S., il importera de rechercher les responsabilités de la tuerie du 10 janvier.

Malgré leurs jérémiades, le temps n'effacerait pas les marques du sang ouvrier, dans la maison que les syndicats ont édifiée au prix de tant d'efforts.

Il n'est pas dans notre rôle d'attiser les haines ou parler de représailles, les victimes immolées par les moscoutraires suffisent amplement au tableau de chasse des politiciens, des frémigistes et des imposteurs du P. C. et de la C.G.T.U.

Néanmoins, nos camarades devront dire si les froussards qui, pendant 8 jours, avaient établi leur poste de commandement au P. C., 120 rue Lafayette, n'ont pas à lâcher les rênes et passer la main à d'autres.

Les scieurs de pierre tendre sont convoqués ce matin, à 9 h., salle des grèves, bourse du travail. Appel à tous les corporatifs sans distinction, pour juger des événements.

Le Conseil National de la Fédération postale

C'est aujourd'hui que se tiendra rue Grange-aux-Belles, le Conseil National de la Fédération postale unitaire.

A l'ordre du jour il y a :

Examen de la situation ; — Fixation de l'ordre du jour du prochain Congrès.

Le Conseil National s'ouvrira à 9 heures.

Le Secrétaire : LARTIGUE.

Conseil Général du Bâtiment

Il est rappelé que le Conseil général du S.U.B. s'ouvrira ce matin à 8 h. 30, avenue Mathurin-Moreau.

Sont invités spécialement les Conseils des sections techniques et les bureaux des sections locales.

En raison de l'importance de cette assemblée, nous comptons sur la présence de tous.

Le secrétaire : CHARBONNEAU.

Appel aux scieurs de pierre

Malgré les menaces lancées hier par les dirigeants de la C.G.T.U. et de l'U.D.S., il importera de rechercher les responsabilités de la tuerie du 10 janvier.

Malgré leurs jérémiades, le temps n'effacerait pas les marques du sang ouvrier, dans la maison que les syndicats ont édifiée au prix de tant d'efforts.

Il n'est pas dans notre rôle d'attiser les haines ou parler de représailles, les victimes immolées par les moscoutraires suffisent amplement au tableau de chasse des politiciens, des frémigistes et des imposteurs du P. C. et de la C.G.T.U.

Néanmoins, nos camarades devront dire si les froussards qui, pendant 8 jours, avaient établi leur poste de commandement au P. C., 120 rue Lafayette, n'ont pas à lâcher les rênes et passer la main à d'autres.

Les scieurs de pierre tendre sont convoqués ce matin, à 9 h., salle des grèves, bourse du travail. Appel à tous les corporatifs sans distinction, pour juger des événements.

Le secrétaire : LECHAPT.

Contre le crime politique

Les syndicats du bâtiment de Saint-Etienne, Chavigny, Migné, Saint-Avion, protestent énergiquement contre le crime politique commis en la Maison des Syndicats, rue de la Grange-aux-Belles.

Communiqués Syndicaux

Emballeurs. — Réunion du Conseil, mardi 22 janvier, à 9 h. 30, salle Henri-Perrault, Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau.

Fumistes confédérés. — Permanence ce matin, de 9 heures à midi, bureau 10, premier étage, Bourse du Travail.

Gaz de Paris (confédéré). — Douloureusement ému par les incidents sanglants de la rue Grange-aux-Belles, le Conseil d'administration du Syndicat général du Personnel de la Société du Gaz de Paris, réuni le 18 janvier, au siège, 211, rue Lafayette, regrette, une fois de plus, les meurs de violences introduites dans le syndicalisme par les éléments politiciens.

Constant que la violence a toujours appelé la violence et que ceux qui ont semé la haine ne peuvent récolter que la haine, il s'incline tristement devant la tombe de ces victimes ouvrières et il envoie à leurs familles éplores l'expression de ses condoléances attristées.

Habillement. — Section de mesure pour dames, Conseil de la Couture, demain, à 20 h. 30, salle des Commissions, premier étage, Bourse du Travail.

Le Syndicat invite ses adhérents à assister en nombre à l'anniversaire de Louise Michel, vendredi à 14 heures, métro Champerret.

Machinistes et Accessoriistes. — Le Conseil, dans sa dernière séance, a décidé de tenir la permanence les samedis et dimanche matin pour pouvoir satisfaire les chefs machinistes qui auraient besoin de monde pour les matinées.